

RECITS, CHANGEMENTS CLIMATIQUES, PAYSAGES URBAINS

Interview Nathalie Blanc

In : Blanc, N., (2016), Récits, changements climatiques et paysages urbains, in : Jeudy, O., Nussaume, Y., Perysinaki, A.-M., *Paysages urbains et risques climatiques*, Paris, Archibooks, 234-246.

Votre présentation pour ces journées d'étude s'appuyait sur un article publié en 2015 intitulé « Récits urbains et adaptation au changement climatique »1. Vous êtes une spécialiste reconnue sur les questions de biodiversité. Vous avez beaucoup travaillé sur les politiques publiques en lien avec l'environnement. Comment en êtes-vous arrivé à vous intéresser à la question des récits urbains en rapport avec l'adaptation aux changements climatiques ? Par rapport, à cette préoccupation, comment définissez-vous la notion de récit et comment nous aide-t-elle à réfléchir à l'évolution des paysages urbains ?

Pour comprendre cette trajectoire intellectuelle, il faut faire un pas de côté. Quand j'ai commencé à m'intéresser aux relations des êtres humains, des citadins plus particulièrement, à leur environnement, j'ai étudié le rapport à l'animal en ville. Il s'agissait aussi bien de l'animal domestique que de l'animal sauvage. Ce travail m'a aidé à comprendre l'importance de l'imagination et du symbolique en ce qui concerne l'environnement. J'ai prolongé ces travaux avec l'étude de la végétation et sa contribution à l'habitabilité urbaine, notamment à Paris. J'ai pris conscience du rôle que jouait la « couleur verte » dans le sentiment de protection à l'égard de la pollution. À nouveau, le symbolique avait un rôle fondateur.

En somme, je n'étudie pas la relation à une catégorie d'objets, telle le vivant ou la biodiversité. Je m'intéresse à la relation « sensible » qui se développe en rapport à l'environnement. D'où le fait que, postérieurement, je me sois concentrée sur les questions d'esthétique environnementale. Parmi ces questions, intervenaient les modes de configuration esthétique des éléments de l'environnement, ainsi le paysage, ou encore les récits qui ont trait à la nature. Ces derniers étaient peu explorés en tant qu'outil des politiques publiques environnementales. Celles-ci se contentaient d'une approche technoscientifique qui éludait les fondements anthropo-géographiques des questions d'environnement. Or, au cœur du rapport à l'environnement, qu'il s'agisse de cafards ou de chats, de biodiversité, de pollution ou de climat, interviennent des histoires que l'on se raconte pour justifier nos actions, ou encore donner une cohérence à l'écoulement des jours. Ces histoires, toutes les histoires traduisent – et trahissent parfois – des moyens de mettre en ordre l'ensemble des sentiments, sensations, actions et réactions dont sont constituées nos journées. Or celles-ci ont peu, ou insuffisamment, été explorées en termes d'adaptation au changement climatique. Bien évidemment, ces récits ne mettent pas en évidence une même connaissance du changement climatique, essentiellement constitué d'injonctions politico-médiatiques, que les récits scientifiques.

Ces récits offrent aux habitants la possibilité de se projeter dans la perspective d'une modification de repères environnementaux. La pertinence de ces récits repose notamment sur le fait qu'ils se déroulent suivant une temporalité précise, qu'ils mettent en jeu des acteurs, parmi lesquels des acteurs qui ne sont pas des êtres humains, mais des êtres vivants souvent traités comme des objets, et qu'ils leur donnent un rôle à jouer, un pouvoir sur l'histoire, qui peut être intéressant à analyser et à comprendre. On peut interroger la poétique de ces histoires, ou la manière dont les

réécits font intervenir la science. On peut également se demander comment les histoires interviennent dans les décisions à prendre. Dans le cas où un événement catastrophique survient, telle une tempête, qui, éventuellement, pourrait relever du changement climatique, comment ces récits sont-ils mobilisés ?

Les Plans d'adaptation au changement climatique ne prennent pas en considération ces représentations narratives. Pourtant, les Plans d'adaptation au changement climatique transforment les espaces urbains et le paysage des villes est une dimension importante des histoires vécues. Qu'il s'agisse d'éléments détachés de leur contexte, par exemple un fleuve, ou au contraire d'un ensemble qui fonde un décor, ainsi le paysage parisien, la question du paysage dans le récit est essentiellement celle du rôle qu'on lui donne, selon la manière dont on l'appréhende grâce au langage. Notre approche est relationnelle, dans le sens où les valeurs sont intimement associées aux formes données aux objets, et ne peuvent être considérées indépendamment.

L'intérêt du récit comme forme d'adaptation aux changements climatiques

Le récit est défini habituellement comme une manière de comprendre un événement, de rendre compte d'un changement. C'est une mise en ordre arbitraire. En quoi, l'analyse des récits permet-elle de dépasser les connaissances technoscientifiques ? Quel est l'intérêt de les analyser par rapport au sujet des changements climatiques ?

Les récits des habitants sont un type de récit bien particulier, eu égard à la fiction, ou aux grands récits scientifiques tels le big-bang, et même aux récits documentaires professionnels. Ces récits ordinaires mettent en lumière la manière dont les gens s'ajustent aux bouleversements environnementaux, parmi lesquels le changement climatique. Ils racontent leurs surprises, ou leurs inquiétudes face aux perturbations de l'ordre quotidien, ou de l'ordre des saisons, ce que ces changements provoquent chez eux, pour eux. En définitive, ils intègrent dans un conte personnel ce que peut être le changement climatique, l'indignation vis-à-vis de l'inaction des politiques, ou de l'avidité des multinationales, étant des thèmes récurrents. Ces récits ne se bâtissent pas en une seule fois ; ils sont repris et travaillés dans de multiples contextes d'échanges, avec des voisins, dans des contextes politiques, servant à chaque occasion une problématique nouvelle. La forme du récit permet de donner du sens à ce phénomène très abstrait qu'est le changement climatique tout en enrichissant petit à petit sa compréhension. Il ne s'agit pas tant d'opposer ces récits du quotidien aux discours technoscientifiques que de mettre en valeur ce que les récits permettent de comprendre.

L'étude de ces récits diffère de l'analyse des représentations, dans la mesure où le déroulement de l'action est central, notamment pour la définition du contenu d'une adaptation. Ces récits donnent de multiples points de vue sur l'événement en cours et peuvent donner la parole à des êtres vivants autre qu'humains (multifocalisation). Ils accordent une place à la polysensorialité. Les sens donnent accès à des précisions concernant les changements environnementaux. La stratigraphie esthétique est riche : les couches temporelles et spatiales se superposent et s'interpénètrent. Ces récits connectent des événements hétérogènes mettant en scène de nouvelles relations entre les événements (de la fonte des grands glaciers à la consommation de viande, etc.). Les récits scientifiques et les récits ordinaires sont différents : les acteurs qui les composent font état, non pas de caractéristiques singulières pour parler du changement climatique, mais d'états de faits, associés à des dispositifs d'observations et de mesures. En outre, les récits scientifiques ne mettent pas en avant de lien identitaire avec le narrateur. Cette coupure accompagne la thèse selon laquelle la modernité est caractérisée par l'éloignement des connaissances traditionnelles bâties sur la transmission intergénérationnelle d'expériences pratiques et de valeurs chéries collectivement pour aller en direction de modes de connaissance fondés sur une épistémologie

positiviste, caractérisé par la mesure, la mise à l'épreuve par l'expérimentations de théories, et l'emploi de règles de mises en évidence des résultats (Ingold, 2000). Cependant, cette séparation est, en partie, artificielle dans la mesure où les différents types de connaissances sont nécessaires aussi bien aux scientifiques qu'aux personnes ordinaires (Latour, 1991).

Selon vous, le récit participerait à l'adaptation de tout un chacun aux changements environnementaux, à un ordre de fait nouveau. Le récit donnerait une cohérence avec des événements qui sont en rupture avec l'ordre quotidien. Pouvez-vous préciser ces idées ? Pouvez-vous nous en donner des exemples ?

Je tiens à préciser que l'idée selon laquelle la mise en récit participerait de l'adaptation aux changements environnementaux est une hypothèse, qui demanderait, outre à être confirmée par l'étude de nombreux récits, et la collecte d'un grand nombre de données, de voir de quelle manière ces récits permettent de s'adapter. Un travail de thèse, actuellement en cours dans la métropole de Sao Paulo, permettra de tester cette hypothèse, ainsi que de mieux comprendre les décalages de ces récits quotidiens avec les Plans d'adaptation au changement climatique. Aujourd'hui, les villes ne laissent pas toujours une grande place aux éléments vivants naturels. Or ceux-ci, qui se transforment au gré des saisons, et en fonction d'une évolution météorologique et climatique, constituent des possibilités d'interpréter les variations climatiques et les dynamiques de rupture. Je donne, dans l'article auquel vous vous référez, l'exemple d'un récit qui inscrit les connaissances ordinaires dans un complexe connaissance-pratique-croyance (Berkes, 2008). Les récits permettent d'articuler le sens de ces différentes pratiques et de bâtir leur cohérence au delà des générations. Par exemple, des chercheurs rendent compte de récits élaborés par des Inuits de l'île de Baffin dans l'Océan Arctique (Fast et al, cité par Lejano, Tavares, Berkes, 2011) :

La glace casse plus tôt que dans les années précédentes, et puis aussitôt que la glace se retire, les baleines viennent. La glace se forme plus tard qu'avant ; autour de mi-novembre, et semble avoir quelques difficultés à se former ou à geler sur les côtes. Dès les années 1960 jusqu'aux années 1990, cela se formait sans difficulté jusqu'au milieu d'octobre, un mois plus tôt que maintenant. La mer de glace est moins prévisible, aussi les chasseurs doivent être plus prudents quand ils voyagent.

Le nombre d'icebergs a beaucoup décreu ces dernières décennies. Ils ont beaucoup décreu même au cours de ma vie. Les bras de mer étaient couverts de glace, mais ce n'est plus jamais le cas. Même nos voyages étaient réduits par les icebergs, mais maintenant seul le vent est une contrainte. Le plus grand changement vu dans cet endroit est qu'il y avait de la glace tout le temps, mais maintenant la glace casse. Cela n'arrivait pas. Même les gens de Qikiqtarjuaq ne peuvent plus voyager. Seuls les bras de mer gèlent maintenant, et il n'y a plus de passage sur la mer de glace. Nous avons remarqué, en allant chasser le caribou, que les rivières qui tiennent leur eau des glaciers ne gèlent plus jamais.

La glace est devenue si étrange. C'est plus de la glace de lac que de la glace de mer salée. L'eau douce arrive maintenant ici. La mer ici est moins salée. L'année dernière mon père en a fait l'observation. Mon père cuisine son repas de phoque avec de l'eau de mer et a remarqué qu'il n'y avait plus assez de sel dans l'eau... Un autre exemple du changement est arrivé l'été dernier (2009) quand je restais dehors toute la journée avec ma fille. Après qu'il fut nuit, nous sommes revenus et nous sommes tombés vraiment malades à cause du soleil. Il fait trop chaud ici maintenant, particulièrement l'été dernier. Bien que j'aime la chaleur, c'est devenu insupportable...

La glace qui se formait miraculeusement ne le fait plus et la mer perd, dès lors, une partie de sa capacité en tant qu'agent. La manière dont ces anecdotes sont agencées dans le mouvement de l'histoire, donnant corps à un récit avec sa cohérence, sa ligne dramatique et sa progression est,

bien sûr, la manière dont se constitue l'intrigue. Les éléments de nature servent à vérifier et même à pointer le changement. Les anecdotes sont nombreuses et servent à relier des observations climatiques avec le cours des vies ordinaires et de lui donner de la crédibilité.

Mise en place de la recherche, méthodologie et intérêt

Au niveau de vos recherches, pouvez-vous nous préciser comment vous avez opéré la sélection de votre corpus ? Plus largement, quelle a été votre méthodologie ?

Cette réflexion programmatique demanderait une méthodologie affinée au fur et à mesure de la mise en œuvre d'une recherche. L'idée serait de collecter, d'analyser et de confronter des récits provenant des citoyens, des associations, des politiques et techniciens d'un côté ; et de l'autre des récits scientifiques et littéraires. Ces récits qui mettent en lumière une dimension relationnelle et éthique dans l'attachement au milieu. Ces récits pourraient être analysés de manière pluridisciplinaire afin d'élaborer une typologie à l'intérieur de chaque catégorie d'histoire en termes d'adaptation. Les récits de citoyens collectés dans différentes villes où les niveaux de ressource et de contrainte sont variés seraient échantillonnés en fonction de critères d'habitation (ville-centre vs périphérie, habitat collectif vs logement privé...) et des variables socio-économiques, et des variables décrites communément comme environnementales (proximité à des espaces verts, forêts, rivières...). La démarche comprendrait aussi bien des entretiens semi-directifs que de l'observation participante, sachant qu'un récit se construit dans le temps. Les associations pourraient être échantillonnées suivant leur proximité avec les problématiques environnementales et/ou sociales. On peut d'ores et déjà imaginer des associations telles Vigie-Nature, InfoClimat... intéressées par l'observation de la nature et ses évolutions ; des associations Le RAC-F, le Réseau Action Climat, GERES - Groupe Énergies Renouvelables, Environnement et Solidarités, etc. qui veillent à développer une conscience du changement climatique, et des associations confrontées aux problèmes sociaux et de solidarité telles ATD-quart Monde, fondation l'abbé Pierre, fondation membre d'Emmaüs International, restaurants du Cœur,... ainsi que des associations dont les activités sont dissonantes avec la question climatique, telles des Associations Automobiles.

Les récits politiques peuvent être collectés à différents niveaux (local, régional, national, international) et concerner des acteurs politiques du changement climatique ou d'autres qui s'y opposent notamment pour des raisons économiques. Les récits scientifiques font partie traditionnellement des savoirs modernes. La science "has been characterized as a more specialized epistemology founded on the positivist model. Such knowledge is characterized by empirical measurement, probabilistic testing of theory against observation, and employment of formal evidentiary rules. It takes on a recondit form, consisting in objective facts and generalist rules" (Lejano, Tavares, and Berkes, 2013, p.1). Ces savoirs ont souvent été opposés aux connaissances traditionnelles, nourries par la pratique et le sentiment. Cependant, ces mêmes auteurs notent que les «modern-day societies do understand the hybridized, integrated nature of knowledge (...) and the world around them –i.e., that there are no clear distinctions between science and culture, society and nature, fact and narrative" (ib., p.2).

Quel est l'intérêt de telles études sur les récits par rapport à l'espace urbain confronté aux changements climatiques? Qu'est-ce que cela nous apprend par rapport aux perturbations météorologiques qui ne semblent pas toujours évidentes pour de nombreux citoyens ?

Disons qu'un tel prisme repose sur une conception particulière des arrangements nature/culture. En ce sens, je pense que la nature procède de la culture et vice-versa, et que leurs modalités d'émergence, de formation et de stabilisation dans l'espace public, doivent être appréhendées au travers de leurs formes. Qu'est-ce qu'une forme environnementale ? Laissez-moi vous donner des exemples pour être immédiatement comprise. Dans un contexte de montée en puissance de la problématique environnementale depuis les années 1970, les représentations et pratiques à

l'égard d'un certain nombre de phénomènes environnementaux ont changé. Par exemple, la perception du nuage n'est plus la même. Un nuage peut maintenant symboliser la pollution ou le danger de la radioactivité. Le ciel n'est plus forcément le royaume des cieux, ni même synonyme d'élévation, mais d'effet de serre ou de changement climatique. La forêt est devenue une ressource en termes d'énergie renouvelable, ainsi que l'eau des barrages. En somme, ces formes ont changé de nature. Prendre conscience de ces évolutions, en ces termes là, est aussi mettre en avant de nombreuses formes environnementales inédites. La plus médiatique est le globe terrestre. Les récits, également, ont évolué. Dans le champ de l'éco-critique, se pose la question du narrateur et de la place de points de vue d'autres êtres vivants. La formalisation d'acteurs naturels et le degré d'agentivité qui leur est conféré participent de cette transformation environnementale. Il s'agit de culture. Il a souvent été avancé que la notion de culture était l'une des plus complexes étant donné son importance dans des systèmes de pensées et des disciplines intellectuelles distinctes. La culture est aussi un terme de tous les jours, utilisée dans des contextes d'usages très divers. Nous nous référons à la conception la plus large de la culture, à savoir la culture comme mode de vie: la culture régule tous les domaines de la vie, y compris l'environnement, et nos rapports à la nature, ce qui leur donne sens. Dès lors, s'intéresser aux récits comme à des formes environnementales, c'est s'intéresser aux médiations et aux modes de régulation esthétiques des changements environnementaux, ce que ne font pas les études de représentations qui stipulent une transparence des formes langagières, ou des images.

En quoi, l'analyse des récits, conduit-elle à une critique des plans climats ? Plus précisément, comment permet-elle de prendre du recul par rapport au Plan climat de la région parisienne ?

Aujourd'hui encore, l'adaptation au changement climatique, bien que traitant des modes d'adaptation des populations aux évolutions du climat, s'est essentiellement concentrée sur l'atténuation des impacts de celui-ci sur les écosystèmes et les espaces urbains. En fait, jusqu'à présent, le corpus d'analyse traitant de l'adaptation au changement climatique s'est peu intéressé aux problématiques du développement humain, notamment en raison des acteurs présents au cœur de la problématique du changement climatique (scientifiques, techniciens de l'aménagement, ONG naturalistes, etc.). A contrario, les approches en termes de développement humain se sont relativement peu préoccupées d'environnement ou indirectement. Le Plan Climat de la Région Parisienne a peu pris en compte les manières très variées de s'adapter des habitants vis-à-vis de n'importe quel changement environnemental, et de manière plus anthropologique, la façon dont les rapports nature-culture se construisent au moyen de médiations sensibles, tels les paysages, la couleur du ciel, le goût de l'air, les migrations des oiseaux, ou n'importe quel événement auquel il est possible de référer le changement climatique tel qu'il a percolé à partir d'injonctions médiatiques dans la population. Analyser les récits populaires, c'est rendre compte de cet ordre de faits.

Selon vous, par rapport à l'impact des changements climatiques, on trouverait deux approches : l'une plutôt d'atténuation des impacts, liée aux climatologues et écologues et une approche questionnant plus l'adaptation des groupes sociaux liée aux géographes et anthropologues. Actuellement, c'est la première approche qui aurait été plutôt mise en place suivant des plans très sectoriels privilégiant une logique protectrice. Comment est-il possible de prendre plus en compte les capacités d'adaptation des communautés locales ? Pouvez-vous à l'aide d'exemples nous préciser ces possibilités et l'expression que vous utilisez de « climat à l'échelle humaine » ? En quoi les récits ordinaires, reflets de relations, d'attachements nous permettent d'entrevoir d'autres approches ?

Cette question rejoint la précédente. En effet, en ne limitant pas l'ordre de la nature, en ne le réservant pas à des espaces particuliers, aux accès bien définis, il s'agit de démocratiser ce qu'il serait possible d'appeler nos natures. La nature étant présente dans les espaces vécus en

communs, il deviendrait nécessaire d'en prendre pleinement conscience, de s'appliquer à la voir, où elle est, et non où elle ne se trouve pas. Penser la nature autrement, c'est penser la possibilité d'entrevoir le rapport à la nature comme une puissance d'agir. La nature n'est plus alors le résultat d'une initiation entreprise par autrui, visant à extraire des foules un peu de sensibilité, mais le produit d'une expérience existentielle esthétique. Ainsi, ressentir, c'est aussi apprendre à voir et à considérer ce qui nous entoure comme étant du ressort de cet ordre du commun, de ce substrat qui nous invite à regarder le monde comme impermanence, flux, changement. La métamorphose de la nature renvoie au corps, à l'ordre biologique, et celui-ci à nos dépérissements et maladies. La nature est alors ce qui ne participe pas d'une identité déjà déterminée, pleine et fixée. Dans cet ordre d'idées, le changement climatique n'est pas un événement en soi, mais un événement qui participe de la transformation des rapports nature-cultures et de leurs médiations sensibles (paysages, récits, ambiances...).

Exemples de récits comme sources d'expérience

A travers les récits que vous avez analysés, quelles connaissances pouvons-nous tirer ?

*Votre article montre que dans les récits de science-fiction, le changement climatique est parfois observé comme une chance et des opportunités de renouvellements possibles. Par exemple, vous citez les trois nouvelles de Kim Stanley Robinson– *Forty signs of rain* (2002), *Sixty days and counting* (2003) and *Fifty degrees below* (2005). Pouvez-vous nous préciser ces visions ?*

Le changement climatique est un événement qui, pris séparément, renvoie à la disparition d'un certain monde, alors qu'il pourrait être compris comme participant d'une métamorphose.

Pouvez-vous nous présenter d'autres orientations offertes par d'autres formes de récits ?

De nombreux récits de science-fiction vont dans le sens d'un catastrophisme, soit totalement noir, soit rédempteur, tandis que les récits des habitants sont intrinsèquement sociaux au sens où ils relient des événements de l'ordre naturel ainsi que leurs modifications avec des événements sociaux, tels les injustices sociales ou géographiques, les rapports de pouvoir...

Pour conclure

En quoi la prise en compte de la capacité d'adaptation des individus permettrait-elle d'envisager d'autres manières de penser les changements climatiques des paysages urbains ? En quoi le récit pourrait-il servir d'instrument à l'adaptation au changement environnemental ?

Je pense, j'espère que la prise en compte de dimensions sensibles et culturelles des rapports à la nature puisse permettre une meilleure valorisation des aspects politiques de la question environnementale. Aujourd'hui, cette dernière est dépolitisée et traduite en des termes économiques, techniques et marchands.

Vous êtes intervenue pour le festival Art COP 21 pour le climat à Paris. Qu'avez-vous proposé aux visiteurs des berges de la Seine ? Comment envisagez-vous les relectures et les ré-écritures des récits scientifiques ? Comment intégrer selon vous les relations ordinaires à l'environnement ?

Avec mon collègue David Christoffel, poète musicologue, nous avons mis en place un recueil de textes scientifiques, certains extraits du GIEC, et d'autres plus anciens, sur le climat et ses évolutions, et avons demandé aux passants de venir sur le stand réécrire ces textes de manière poétique, leur accordant une totale licence poétique. Nous espérons que la licence poétique nécessaire serait un vecteur d'une réécriture sensible de la question climatique. Les résultats ont montré la complexité de cette approche.

Références bibliographiques

Albert-Llorca, M. (1991) *L'ordre des choses. Les récits originaux des animaux et des plantes en Europe*, CTHS, Paris.

Ingold T. (2000) "The perception of the environment: essays" in *livelihood, Dwelling and Skill*, Routledge, New-York.

Lejano, R. P. and Tavares J. and Berkes, F. (2011) "Climate narratives : what is modern about traditional ecological knowledge ?" <http://socialecology.uci.edu/sites/socialecology.uci.edu/files/users/pdevoe/climatennarratives.pdf> accessed 8 march 2013.

Latour B. (1991) *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, La Découverte, « Poche / Sciences humaines et sociales », Paris.

Porcedda A. and Petit, O.(2011) « Culture et développement durable : vers quel ordre social ? Quelques éléments d'introduction », *Développement durable et territoires* [En ligne], Vol. 2, n°2 | Mai 2011, mis en ligne le 29 juin 2011, consulté le 11 mars 2012. URL : <http://developpementdurable.revues.org/9030>

Tabeaud M. (2000) *La climatologie*, Paris, Armand Colin, Coll. « AD HOC ».

Soiini, K., Dessen, J., 2016, Culture-Sustainability Relation: Towards a Conceptual Framework, *Sustainability* 2016, 8, 167; doi:10.3390/su8020167